LE SAVOIR FAIRE,

OPÉRA

EN DEUX ACTES, MÊLÉ D'ARIETTES,

Représenté sur le Théâtre des Amis de la Patrie, le 17 Thermidor, an III.

PAROLES DE LEBRUN-TOSSA.
MUSIQUE DE GRESNICH.



A PARIS,
Chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les Galeries du Théâtre de la République, à côté du Passage vîtré.

1795.

PERSONNAGES.

CAROLINE, jeune Demoiselle... Mlle *Serigny.*
PIERRETTE, jeune Suivante... Md *Scheuzer.*
JEAN-LE-ROND, bon Campagnard. M. *Valville.*
BOUVARD, Père de Caroline..... M. *Dubois.*
DORINY, Amant de Caroline... M. *Laforêt.*
UN NOTAIRE ET QUELQUES PAYSANS.

La scène est à la campagne, devant la maison de Bouvard.

Je soussigné reconnais avoir cédé à la Citoyenne TOUBON, le droit de faire imprimer et débiter, par toute la République, la Pièce ci-dessus; déclare poursuivre, en son nom, tous les auteurs d'une contrefaçon dudit ouvrage, suivant les décrets de l'Assemblée nationale. Nous réservans en outre les droits d'Auteur sur toutes les représentations qui auraient lieu dans la République.

A Paris, ce 21 Fructidor, l'an III de la République Française, une et indivisible.

Signé LEBRUN-TOSSA.



LE SAVOIR FAIRE,

OPÉRA

EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre présente une perspective de jardin, des rosiers, des jasmins épars sur la scene, et d'un côté, une belle maison de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

La toile levée, on voit les deux femmes qui, après avoir cueilli chacune un bouquet, s'avancent successivement sur la scène.

Duo.

PIERRETTE.

MA fleur chérie est le jasmin,
Son doux parfum, sa blancheur intéresse;
Mais, tu ne plais que le matin,
Et vers le soir, hélas, on te délaisse.

CAROLINE.

Lorsque je veux orner mon sein,
Ma fleur chérie est la rose nouvelle,
Mais son éclat passe soudain,
Et le zéphir lui devient infidèle.
A { Ainsi, pendant quelques instans,
II. { A la beauté tout rend hommage,
{ Bientôt, l'amant devient volage
Et l'art de plaire n'a qu'un temps.

PIERRETTE.

Croyez-moi, ma belle maîtresse, mettons la morale de cette chanson, à profit; si l'art de plaire n'a qu'un temps, il ne faut pas le perdre.

CAROLINE.

Et comment veux-tu qu'avec un père aussi peu traitable.......

PIERRETTE.

Il songe, cependant, à vous marier ?

CAROLINE.

Oui, à un campagnard que je ne connais pas, qui ne m'a jamais vue, un vieux garçon qu'on dit assez bon homme, mais.....

PIERRETTE.

Mais..... Ce n'est pas le jeune Doriny ?

CAROLINE.

Ah! Pierrette!

PIERRETTE.

Il est certain que Doriny vous convient parfait ment, rapports d'âge..... de goûts, de fortune.... S l que nous avons quitté Paris depuis deux jours ?

CAROLINE.

Oh, sans doute..... il a lui-même une campagne, le voisinage.

PIERRETTE.

Il vient l'habiter..... cela va sans dire..... Allons, Pierrette, quelque intrigue, quelque bonne ruse, pour que l'amour, suivant sa louable coutume, remporte la victoire.

CAROLINE.

Je n'ose m'abandonner à l'espérance.

PIERRETTE.

Votre père ne connaît point Doriny ?

CAROLINE.

Non.

PIERRETTE.

Et vous dites que cet opulent campagnard ne vous connaît pas.

CAROLINE.

Non.

PIERRETTE.

Double ressort à faire agir, j'en tirerai parti.

CAROLINE.

Pierrette, Pierrette !.... je ne me trompe point, voici Doriny.

PIERRETTE.

Oh, c'est bien lui.

CAROLINE.

Je tremble que mon père ne nous surprenne.

PIERRETTE.

Soyez tranquille, (*elle fredonne*) je ferai sentinelle. (*Elle va observer, auprès de la maison.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DORINY.

DORINY.

JE vous revois, enfin, belle Caroline; combien mes vœux ont hâté ce moment! Le jour même de votre départ, lorsque j'allais vous suivre, ne m'est-il pas arrivé du fond du Calvados un maudit oncle, dont je n'ai pu me débarrasser que ce matin.

CAROLINE.

Vous ne savez pas pour quelle raison mon père m'a conduite à la campagne? il a promis ma main à je ne sçais quel personnage, son voisin; il s'obstine à vouloir que je l'épouse.

TRIO.

DORINY.

Ah, grand dieu, que viens-je d'entendre?
Un autre serait votre époux!

CAROLINE.

Soyez toujours fidèle et tendre,
Je n'aimerai jamais que vous.

PIERRETTE (*accourant*).

Qu'on ne vienne pas nous surprendre,
Parlez plus bas, entendez-vous.

DORINY.

Faites que je connaisse
Ce rival odieux,
Nous verrons qui des deux
Vous méritait le mieux.

CAROLINE.

Vous avez ma tendresse,
Calmez votre courroux.

PIERRETTE.

Plus bas, vous mocquez-vous?

ENSEMBLE.

DORINY.

Avant de te ravir
A l'amant qui t'adore,
Je te le jure encore,
On me verra périr.

CAROLINE.

Avant de consentir
A des nœuds que j'abhorre,
Je te le jure encore,
J'aimerais mieux mourir.

PIERRETTE.

Combien j'aime à servir
Un couple qui s'adore!
Un plus beau rôle encore
Pourrait me convenir.

Ne perdez point le temps en protestations; il s'agit d'empêcher qu'on ne vous enlève votre maîtresse.

DORINY.

Je dirai à Bouvard que j'aime sa fille, depuis long-temps, et que j'en suis aimé.

PIERRETTE.

Belle imaginative! Vous ne savez donc pas que pour vous punir de vous être aimés à son insçu, il la donnerait au premier venu, plutôt qu'à vous?

DORINY.

Comment donc faire?

PIERRETTE.

Il faut vous présenter, chez lui, à titre de voisin.

DORINY.

Et tu veux qu'à ma première visite, j'aille lui demander Caroline ?

CAROLINE.

Le temps presse ; demain, peut-être même ce soir, il faudra que j'épouse son ami.

PIERRETTE.

Laissez-moi recourir à mon génie.

CAROLINE.

Je tremble que mon père n'arrive.

PIERRETTE.

Ayez l'œil et l'oreille au guet. (*Caroline va observer*).

DORINY.

Trouves-tu quelque expédient ?

PIERRETTE.

Bon..... excellent ?.... allez chez vous, prenez le costume d'un buffo caricato, la tête au vent, le toupet en divorce, une cravate qui cache votre nez, une demi-douzaine de petits, petits gillets ; large casaque, la main dans une poche, des flocons à ne plus finir. Fredonnez, en marchant, un aria di cimarosa, ou quelqu'une de ces jolies chansons à la mode...... (*Elle chante.*) Je l'aimais tant.... je l'aimais tant. Souriez et montrez toutes vos dents à chaque mot que vous direz, c'est avec cette tournure grotesque qu'il faut paraître devant le citoyen Bouvard.

DORINY.

Y penses-tu ?

PIERRETTE.

Vous lui demanderez sa fille, il vous la refusera.

DORINY.

Me voilà bien avancé!

PIERRETTE.

Vous insisterez, il vous la refusera encore.

DORINY.

Prétends-tu te mocquer de moi?

PIERRETTE.

Ecoutez, jusqu'au bout. Vous lui direz que vous êtes bien sûr de charmer Caroline et d'obtenir son aveu; il va vous rire au nez: n'importe, tenez bon. Peut-être, que pour se débarrasser de vous, il permettra que sa fille prononce sur votre compte, dans la ferme persuasion qu'elle ne voudra, jamais, d'un original tel que vous, c'est-à-dire, tel qu'il vous supposera.

DORINY.

Ce n'est pas si mal vu.

PIERRETTE.

Puisque vous êtes sûr du cœur de Caroline, ayez bien soin que le papa s'engage, formellement, à approuver son choix.

DORINY.

S'il se rétracte, ensuite.

PIERRETTE.

Caroline persistera, nous gagnerons du temps; c'est tout ce que je veux.

CAROLINE (*accourant*).

Vîte, vîte, fuyez; j'entends mon père.

PIERRETTE.

Songez bien à votre rôle. (*Il s'enfuit*).

CAROLINE.

As-tu trouvé quelque moyen?

PIERRETTE.

Oui, oui ... Vous êtes émue, tâchez de vous remettre. Le voilà, le voilà ....

SCÈNE III.

CAROLINE, PIERRETTE, BOUVARD.

PIERRETTE (*sur l'air des petits Commissionnaires*).

SANS la plus douce sympathie,
Qu'est-il besoin de s'engager ?
Contre son gré, fillette qu'on marie
Ne tarde pas à se venger.

BOUVARD.

Toujours des balivernes.

PIERRETTE.

Pas tant que vous croyez.

BOUVARD.

Eh bien, ma Caroline..... Mais qu'as-tu donc? tu parais émue....

CAROLINE.

O, mon dieu non, mon père.

BOUVARD.

Je m'en apperçois bien..... Ah, je vois ce que c'est.... l'arrivée du Prétendu te cause cette emotion, n'est-il pas vrai?

PIERRETTE.

Tout juste, Monsieur, l'arrivée du Prétendu.

BOUVARD.

A coup sûr, nous allons le voir. C'est seulement de ce matin qu'il sait que nous sommes ici.

CAROLINE.

Mon père !

BOUVARD.

Nous conclurons, tout de suite : les préliminaires sont réglés, ta dot stipulée, ainsi....

CAROLINE.

Je vous en conjure, ne sacrifiez point votre fille.

BOUVARD.

Qu'est-ce à dire ? Je vous sacrifie, en vous donnant à Jean-le-Rond, mon meilleur ami, riche à plus de deux cents mille écus, homme d'un grand bon sens vénéré dans tout le pays.

PIERRETTE, *ironiquement.*

Vénéré ! vénéré !

CAROLINE.

Mais, mon père, je ne connais point votre Jean-le-Rond, peut-être....

BOUVARD.

Une fois mariés, vous aurez tout le temps de faire connaissance.

CAROLINE.

Mais.....

BOUVARD.

J'ai résolu ce mariage, il se fera. Accompagnez-moi chez la voisine Duval ; nous lui devons une visite. Elle est, d'ailleurs, un peu indisposée ; je vous laisserai

auprès d'elle, vous lui tiendrez compagnie. Et toi, si le Rond arrivait, viens nous avertir...... Tu sais où demeure la citoyenne Duval, à deux pas d'ici.

PIERRETTE.

Je sais, je sais......

SCÈNE IV.

PIERRETTE.

VOYEZ un peu cet entêté d'homme...... Oh, doucement ce n'est pas vous, mon respectable maître, qui épousez Jean-le-Rond....... Ce campagnard ne connaît point ma maîtresse........ Si je pouvais passer pour elle.... Sans difficulté........ Composons notre maintien......... Mais..... ce tablier..... eh bien, il n'y a qu'à le quitter (*elle le quitte*) un air modeste, et sur-tout novice..... Ah, oui, mais tout sera bientôt découvert....... Qu'importe? Peut-être qu'une fois, bien amoureux, bien enflammé......... Voici, je crois, mon personnage....... Je le devine à son allure. Allons, Pierrette, en scène; c'est ici qu'il faut montrer tout notre savoir faire.

SCÈNE V.

PIERRETTE, LE ROND.

LE ROND.

BON jour, ma belle enfant; me diriez-vous, (*à part*) ne serait-ce point ma Prétendue?

PIERRETTE.

Que demandez-vous, Monsieur?

LE ROND.

Mon ami Bouvard.

PIERRETTE.

Il vient de sortir.

LE ROND.

Mais, vous êtes sa fille, si je ne me trompe.

PIERRETTE.

A vous obéir. (*Elle fait une profonde révérence*).

DUO.

LE ROND.

J'en suis fort aise...... Elle est, parbleu, jolie.
Mais, très-jolie, en verite.

PIERRETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE ROND.

Vous ignorez qui je suis, je parie.

PIERRETTE.

Je l'ignore, en effet.

LE ROND.

Et votre cœur de ce secret
N'a pas su vous instruire ?

PIERRETTE.

Que prétendez-vous dire ?

LE ROND.

Je suis....

PIERRETTE.

Eh bien ?

LE ROND.

Je suis...

PIERRETTE.

Qui donc?

LE ROND.

Votre Prétendu, Jean-le-Rond.

PIERRETTE.

Ah, Monsieur! pardonnez.....

LE ROND.

Elle se trouble.... Bon.
Quelle aimable rougeur colore son visage!

ENSEMBLE.

LE ROND.	PIERRETTE.
Le touchant embarras!	Pour l'intéresser davantage,
Autant que belle, elle est modeste et sage;	Feignons un timide embarras;
La pudeur, l'innocence embellit ses appas.	Baissons les yeux, ne le regardons pas.

LE ROND.

Eh quoi, vous détournez la vue?

PIERRETTE.

J'éprouve.... Pardonnez: mon ame est trop émue.

LE ROND.

Laissez, laissez paraître un sentiment si doux,
Dans une heure, au plus tard, je serai votre époux.

PIERRETTE.

Ah, vous avez surpris le secret de mon ame!

LE ROND.

Sa naïve douceur et m'enchante et m'enflamme.

PIERRETTE.

Si, maintenant, je n'étais point à vous,
Quelle serait mon infortune extrême !
Hélas, pourquoi mon cœur s'est-il trahi lui-même?

LE ROND.

Mais notre hymen s'accomplira.

PIERRETTE.

Et qui me le garantira?

LE ROND.

Votre beauté, votre innocence.
En voulez-vous encore une assurance ?
Prenez cet anneau nuptial.

PIERRETTE.

L'anneau !

LE ROND.

Prenez.

PIERRETTE.

Je crains de faire mal.

LE ROND.

Je vous le destinais d'avance,
Donnez, donnez ce doigt charmant.

PIERRETTE.

Vous me blessez...... doucement, doucement.

LE ROND.

C'est ma trop vive impatience,
Mais l'y voilà, certainement.

ENSEMBLE.

LE ROND.	PIERRETTE.
Le touchant embarras! etc.	Pour l'intéresser d'avantage, etc.

PIERRETTE.

Je tremble que mon père n'arrive, dans le trouble où je suis, je n'oserais le regarder en face.

LE ROND, (*à part*).

On n'est pas plus ingénue et plus intéressante.

PIERRETTE, (*à part*).

Courons prévenir ma maîtresse, afin d'agir d'intelligence, et chargeons-là du rôle de soubrette, puisque j'ai pris le sien. (*Haut.*) Souffrez que je m'éloigne un instant. (*Elle le salut profondement*).

LE ROND.

Et moi, je vais chez mon notaire : adieu, mon cœur, adieu.

(*Il l'accompagne, jusqu'à la porte de la maison; elle en sort un instant après, sans être apperçue par le Rond, va chercher Caroline et rentre avec elle, tandis qu'il chante son ariette*).

SCÈNE VI.

LE ROND.

JE me marie, enfin, moi qui abhorrais le mariage; tant il est vrai, qu'en vieillissant, nous changeons de systême. Une remarque bien frappante, c'est que je n'ai jamais rencontré de vieux célibataire qui s'applaudit de sa manière d'être. Que peut-on gagner, en effet, à s'isoler de la nature ?

Voyez

Voyez ce chêne solitaire,
Planté sur un triste coteau,
Jouet des vents et du tonnerre,
Il est sans feuille et sans rameau.
Combien est plus digne d'envie
Cet ormeau jeune et verdoyant,
Auquel la vigne se marie
Qu'elle embellit et qu'il défend !
Chacun devinera, sans peine,
La moralité du tableau,
Vieux garçons, vous êtes le chêne
Et vous, maris, l'heureux ormeau.

Puisque Bouvard n'est pas rentré, allons trouver de ce pas, Claude Imbroglio, mon notaire.

SCÈNE VII.

LE ROND, BOUVARD.

BOUVARD.

Et sois le bien venu, mon ami, comment te portes-tu ?

LE ROND.

Très-bien, très-bien.

BOUVARD.

Pourquoi n'est-on pas venu nous avertir ?

LE ROND.

Je t'attendais, sans impatience.

BOUVARD.

Je dois te prévenir, que, peut-être, ma fille ne te marquera pas beaucoup d'empressement.

De

LE ROND, (*riant*).

Tu crois ?

BOUVARD.

Elle sait que tu n'es pas de son âge.

LE ROND.

Ah, ah, ah.

BOUVARD.

La jeunesse aime la jeunesse.

LE ROND.

Ah, ah, ah.

BOUVARD.

Que trouves-tu donc là de si risible ?

LE ROND.

Ah, parbleu, c'est risible, en effet.

BOUVARD.

Au reste, je puis t'assurer que ma fille n'a aucune inclination.

LE ROND.

Tu crois donc qu'elle ne m'aime pas ?

BOUVARD.

Il faut se connaître auparavant.

LE ROND.

Eh bien, moi, je suis sûr qu'elle m'aime.

BOUVARD.

Diable ! de qui tiens-tu cette découverte ?

LE ROND.

De quelqu'un bien instruit.

BOUVARD.

LE ROND.

D'elle-même.

BOUVARD.

De ma fille? où l'as-tu vue?

LE ROND.

Ici, tout-à-l'heure.

BOUVARD.

Tu radotes, je viens de la laisser auprès de ma voisine Duval.

LE ROND.

Je t'assure qu'elle n'y est pas restée.

BOUVARD.

Il est vrai que je me suis arrêté là-bas, une demi-heure, à voir travailler mes vignerons, elle sera rentrée pendant ce tems-là.

LE ROND.

Je l'ai vue et je lui ai parlé!

BOUVARD.

Comment la trouves-tu?

LE ROND.

Très-aimable, très-aimable!

BOUVARD.

Elle t'a fait bon accueil.

LE ROND.

Sans doute.

BOUVARD.

Un peu de timidité.

LE ROND.

Tant mieux, elle ajoute à ses charmes.

BOUVARD.

Mais, pourquoi t'a-t'elle laissé seul

LE ROND.

Ma présence, notre conversation l'avait beau attendrie, elle n'a pas voulu que tu vîsses son émotion...

BOUVARD.

Bêtise, puisque tu vas être son époux.

LE ROND.

Oui... Mais...

BOUVARD.

Je vais la ramener,

LE ROND.

C'est inutile, je veux aller tout de suite chez le notaire.

BOUVARD.

Un quart-d'heure de plus ou de moins... Je suis bien aise de m'assurer...

LE ROND.

Il convient mieux, alors, que j'aille la chercher moi-même, je la préviendrai... Attends-nous là.

SCÈNE VIII.

BOUVARD.

Je ne comprends rien à ce caprice de ma fille, elle l'aime, à quoi bon se cacher de moi? Je crains qu'il n'ait mal interprêté ses sentimens... Quel est ce jeune homme qui vient à moi?... Il m'est inconnu.

SCÈNE IX.

DORINY, BOUVARD.

DORINY (*d'un ton très-leste*).

MONSIEUR, daignez excuser la liberté que je prends...

BOUVARD.

Très-volontiers, sachons...

DORINY.

Vous êtes le citoyen Bouvard, le nouveau propriétaire de cette maison?

BOUVARD.

Lui-même... A quoi puis-je vous être utile?

DORINY.

Je demeure tout près d'ici, je serai enchanté de lier connoissance avec un voisin qu'on m'a beaucoup vanté

BOUVARD.

C'est trop d'honneur, assurément.

DORINY.

On s'ennuie à la campagne, quand on vit isolé, il faut se rassembler.

BOUVARD.

Il est vrai.

DORINY.

Vous êtes, m'a-t-on dit, le père d'une fille unique, on ne peut pas plus aimable, je viens vous demander sa main; je suis fils unique aussi, riche à plus de cinq-cent mille livres; ma famille est connue et jouit même de quelque distinction.

BOUVARD.

Tant mieux, pour elle.

DORINY.

Eh bien? m'acceptez-vous pour gendre?

BOUVARD (*à part*).

Quel original! (*haut*), vous m'honorez infiniment.

DORINY.

Vous me refuseriez votre fille à moi?

BOUVARD.

Il est malheureux pour nous de ne vous avoir pas connu plutôt, je la marie ce soir à mon meilleur ami.

DORINY.

Rompez, rompez ce mariage.

BOUVARD (*à part*).

Cet homme est fou.

DORINY.

Il est impossible que personne convienne mieux à votre fille que moi?

BOUVARD.

Je pourrais en douter vous ne la connaissez pas.

DORINY.

On la dit jolie, tendre, elle est mon fait, je suis le sien, allons, allons, papa, votre parole, (*il lui prend la main*).

BOUVARD,

Je vous repète qu'un autre l'a reçue.

DORINY.

Eh bien, moi, je parie ma tête.

BOUVARD (*bas*).

L'enjeu ne serait pas considérable.

DORINY.

Qu'elle n'aime point l'époux que vous lui destinez.

BOUVARD.

Vous vous trompez.

DORINY.

Vous n'avez pas consulté la petite, sur le choix d'un mari ?

BOUVARD

Son cœur est libre et soumis aux volontés d'un père.

DORINY.

Voilà bien votre langage à tous, les volontés d'un père! Tyrannie, tyrannie toute pûre, faites-moi parler à cette chère enfant, elle s'expliquera en ma faveur, j'en suis sûr.

BOUVARD.

Je vous réponds d'avance que vous perdez vos peines.

DORINY.

Personne au monde ne lui convient comme moi. Je suis jeune, beau, riche, plein d'esprit... Je serai le plus complaisant des maris, point fatiguant, point jaloux. On ne s'aime plus, eh bien, chacun s'arrange de son côté. L'indépendance, beau-père, (*il lui frappe* [illegible]) L'indépendance est mon idòle.

C'est toi qu'il faut chérir,
Heureuse indépendance,
Il n'est de vrai plaisirs,
Qu'au sein de l'inconstance.
Le Zéphir qui carresse,
Tour à tour, chaque fleur,
Sans borner sa tendresse

Sait trouver le bonheur.
L'amant qui la trahit
Sert souvent une femme,
Le dépit qui l'enflamme
Aiguise son esprit;
Desormais, moins crédule
Elle change à son tour,
C'est un bien qui circule
Au profit de l'amour.

BOUVARD.

Il est, tout au moins singulier, monsieur, qu'avec des pareils principes, on vienne se proposer à des gens dont on n'est pas connu.

DORINY.

Nous ferons connaissance, bagatelle que cela, oh ça terminons enfin.

BOUVARD.

Très-volontiers, j'ai l'honneur d'être, (*il veut sortir*).

DORINY.

Un instant je vous prie, consentez-vous que j'interroge le cœur de votre fille, ou voulez-vous que je vous croye un despote, un tyran? Répondez.

BOUVARD.

Je vous le repète votre tentative ne peut pas réussir

DORINY.

C'est mon affaire... Allons... daignez me présenter à l'objet charmant.

BOUVARD (*à part*).

Je ferai mieux de consentir à tout, pour m'en débarrasser, ma Caroline n'écoutera qu'avec pitié, un imbécile de cette espèce.

DORINY.

Vous êtes lent à vous déterminer.

BOUVARD.

Puisque vous l'exigez absolument.

DORINY.

Vous me promettez bien de ratifier son choix.

BOUVARD.

Je ne risque pas beaucoup à vous le promettre.

DORINY.

Où est donc cette jolie enfant?

BOUVARD.

Je parie qu'elle sera retournée chez la voisine, et le Rond a la bonté d'attendre là haut........ mille pardons, je vais la chercher a deux pas d'ici.

DORINY.

Ne me faites pas languir beau-père: je meurs d'impatience. (*Bouvard s'éloigne en haussant les épaules*).

SCÈNE X.

DORINY.

Ce marché tiendra t-il? Je n'en sais trop rien..... permettra t-il que Coroline m'épouse, s'il continue à me croire extravagant? si je le désabuse, adieu sa promesse.

FINALE.

Dois-je compter sur sa parole?
N'a-t-il point voulu me tromper?
Hélas! ce doute me désole
Et malgré moi vient m'occuper.
Mais, que vois-je? est-ce là ce rival téméraire?

SCÈNE XI.

DORINY, LE ROND, CAROLINE, PIERRETTE.

LE ROND, (*hors de la porte*).

APPROCHEZ donc,

PIERRETTE, (*dans l'intérieur*).

N'approchons pas.

LE ROND.

Pourquoi ce timide embarras ? que craignez vous d'un si bon père ?

CAROLINE.

Il est parti., je ne l'apperçois pas.

PIERRETTE (*sortant*).

Il est parti, la bonne affaire !

LE ROND.

Je m'étonne qu'il soit parti.

CAROLINE.

Quel temps prenez vous, Doriny, quel temps, pour revenir ici.

DORINY.

Votre père m'emgage
Le don de votre main,
Si j'ai votre suffrage,
Il me promet le sien.

CAROLINE.

Me dites-vous la vérité ?

DORINY.

Oh! c'est la pûre vérité!

LE ROND
(à un autre côté de la scène, avec Pierrette).

Voilà, je le parie,
De la soubrette un ami,
Il a raison elle est jolie.

CAROLINE.

Je vais rompre enfin le silence.

DORINY.

Ah, rompez, enfin le silence.

PIERRETTE *(abordant Caroline).*

Gardez, gardez le silence,
Ou je ne réponds de rien,

LE ROND *(ramenant Pierrette).*

Puisqu'ils sont d'intelligence,
Laissons-les en liberté.

(Pantomime de Caroline et de Dorigny, il lui baise la main à l'instant où Bouvard reparaît)

SCÈNE XII.

Les mêmes, BOUVARD.

BOUVARD.

FORT bien, monsieur, fort bien!
(à le Rond) les as-tu vus ?

LE ROND.

Je les vois bien.

BOUVARD.

Quel excès d'insolence!

LE ROND.

Tu te fâches pour rien.

PIERRETTE (*à part*).

Oh la cruelle extremité!

BOUVARD.

Mais quelle extravagance!
Ils sont d'intelligence.

LE ROND.

Tant mieux.

BOUVARD.

Tant mieux ! fort bien.

DORINY.

Rompez le silence.

CAROLINE.

Je romps le silence.

PIERRETTE.

Gardez le silence,
Ou tout est perdu.

BOUVARD, (*à Le Rond*).

Tu vois en silence
Leur intelligence?

LE ROND.

Sans en être ému.

PIERRETTE, (*à Dorigny*).

Ah! fuyez sur l'heure,
Partez, il le faut.

BOUVARD.

Loin d'ici sur l'heure,
Jeune homme, ou bientôt. . .

CAROLINE, LE ROND.	PIERETTE, BOUVARD.
Non, non, qu'il demeure.	Loin d'ici sur l'heure.

DORINY.

Ai-je donc mérité cette rigueur extrême ?
Ne vous souvient-il plus qu'en ce lieu ci vous-même,
Vous m'avez dit, je le veux bien,
Obtenez son aveu, je vous promets le mien.

BOUVARD.

Quel excès d'insolence !
Quoi, même en sa présence, (*montrant le Rond*).
Vous lui baisiez la main !

LE ROND.

Le grand malheur ! il lui baisait la main.

BOUVARD.

Il faut que tu sois en démence.

PIERRETTE, (*à Doriny*).

Partez, il le faut,
Revenez bientôt.

BOUVARD.

Loin d'ici, sur l'heure, jeune homme ou bientôt.

ENSEMBLE.

PIERRETTE et CAROLINE.	BOUVARD.
Quel horrible gêne,	Est-il sur la terre
Je voudrais m'enfuir,	Un pareil amant ?
Je crains qu'on ne vienne	Son rival veut plaire
A tout découvrir.	Il en est content !

LE ROND.

Dès ce soir beau-père.

Tu seras content,
Près de mon notaire.
Je cours à l'instant.

BOUVARD	CAROLINE et PIERRETTE.
D'ici par prudence,	D'ici par prudence,
Vîte, eloignez-vous,	Vite, éloignez-vous.
Je perds patience,	Il perd patience,
Craignez mon courroux.	Craignons son courroux.

LE ROND et DORINY

D'où vient qu'il s'offense ? Pourquoi ce courroux!
Allons, par prudence, Vite éloignons nous.

(*Le Rond et Doriny s'éloignent, par les côtés opposés, Bouvard, sa fille et Pierrette rentrent dans la maison*).

ACTE IIème.

Le théâtre n'offre que la même décoration.

SCÈNE I.

CAROLINE.

SERAIT-IL bien vrai que mon père me laissât la liberté de choisir un époux! Il aura voulu se moquer de Doriny....... Comme il l'a traité? Et pourquoi? Pour m'avoir baisé la main.... Pauvre Doriny? S'il reparaissait, maintenant, tandis que je suis seule ici, je l'instruirais de tout. Que je puisse au moins lui remettre ce billet! (*Elle le cache dans son sein*) il ne me soupçonnera plus de vouloir le trahir. Moi, le trahir! Ah, ce n'est pas nous qui donnons les premières l'exemple de l'infidélité.

Ce n'est pas la pauvre amante,
Qui la première inconstante,
Est parjure à son amant.
A l'ingrat qui la délaisse
Elle garde sa tendresse
Et se venge, en le pleurant.

Mille fois dans la journée
Cette amante infortunée.
Veut oublier l'inconstant
On veut haïr le coupable...
Il revient, il est aimable,
On se venge, en pardonnant.

SCÈNE II.

CAROLINE, PIERRETTE.

PIERRETTE.

QUEL bonheur, mademoiselle, qu'on soit venu interrompre votre père, lorsqu'il commençait déjà, ses mille et une questions (*Elle imite le ton de Bouvard*) « Aimes-tu, sincèrement, mon ami, Jean-le-Rond?... « Que te disait ce jeune homme?... Vous paraissiez « d'intelligence »? Un père devrait bien ne se mêler que de ce qui le regarde.

CAROLINE.

Je ne suis pas hors d'embarras, il va venir que lui dirai-je?

PIERRETTE.

Que vous adorez Jean-le-Rond.

CAROLINE.

Je ne veux point mentir.

PIERRETTE.

Eh bien, ne dites ni oui, ni non.

CAROLINE.

Il a promis à Doriny d'approuver mon choix, il faudra bien que je m'explique devant eux.

PIERRETTE.

Promesse insidieuse, gardez-vous bien de prononcer tout haut, en faveur de Doriny. Ce jeune homme a été trop mal accueilli par votre père, et je suis sûre qu'en le préférant, ouvertement, vous ne feriez que hâter votre mariage avec Jean-le-Rond. Il faut abandonner une partie du plan que j'avais imaginé et se servir d'une autre ruse. Laissez-moi consommer le grand œuvre que j'ai si bien commencé, encore un tête à tête avec Jean-le-Rond et je le subjugue complettement, je serai sa femme, je la serai ou je lui prédis qu'il mourra garçon.

CAROLINE.

Dieu veuille que tu n'ayes pas à te repentir d'avoir trompé mon père et lui.

PIERRETTE.

Je laisse à l'amour et l'indulgente philosophie, le soin de plaider et de gagner ma cause.

CAROLINE.

Vous trouverez bien un moment favorable, pour le mettre dans le secret, son désespoir ne sera pas long et votre père ne soupçonnant point de rival à son ami consentira, moins difficilement, à retarder la nôce.

CAROLINE.

Chut, chut, la voici.

SCÈNE

SCÈNE III.

Les mêmes, BOUVARD.

BOUVARD.

ENFIN, peut-être, on pourra s'expliquer. Dites-moi donc un peu, Caroline, ce que signifie ceci. Le Rond prétend que vous l'aimez, que vous lui en avez fait l'aveu, est-ce vrai?

CAROLINE.

Mon père.....

BOUVARD.

Si tu l'aimes, tant mieux. Je le désire de tout mon cœur. A quoi bon s'en défendre ?

PIERRETTE.

C'est que voyez-vous, Monsieur, une fille bien née...

BOUVARD.

Je ne vous interroge point. (*à sa fille*) Pourquoi ne pas produire devant moi un sentiment si légitime ? devant moi, ton père, ton ami?

PIERRETTE.

C'est que....... c'est, sans doute, une mauvaise honte, un enfantillage ridicule........ mais, voilà, comme nous sommes, nous femmes...... excès de pudeur, de modestie..... on n'avoue pas à son père ce qu'on dit à son amant.

BOUVARD.

Je vous prie une seconde fois de vous taire ; à la troisieme, je vous mets à la porte.

PIERRETTE.

C'est entendu.

BOUVARD.

Répondez-moi, sans équivoque, par oui, ou par non, aimez-vous mon ami ?

PIERRETTE.

Pouvez-vous croire.....

BOUVARD.

Aimes-tu Jean-le-Rond.

CAROLINE.

Vous exigez que j'aime un homme qui m'est à peine connu.

BOUVARD.

Ce n'est pas moi qui l'exige; tu l'aimeras quand tu pourras, mais alors il ne fallait pas lui faire d'aveu., c'étoit assez de promettre.

CAROLINE.

Moi d'aveu !

BOUVARD.

Tu ne l'épouseras pas moins, ce soir même.

CAROLINE.

Souffrez que nous ayons eu le temps de nous connaître.

BOUVARD.

Ce soir sans faute.

PIERRETTE, (*à part*).

J'ajourne l'affaire.

BOUVARD.

Qu'est-ce donc que ce freluquet qui se dit mon voisin et qui t'a abordée ici, ce matin ? le connais-tu ?

PIERRETTE (*bas à Caroline.*)

Dites que non.

CAROLINE (*hésitant*).

Non.

BOUVARD.

Je lui ai promis ta main, si tu voulais l'épouser.

CAROLINE (*vivement.*)

Tout de bon, mon père ?

BOUVARD.

Tout de bon, mon père? Non Mademoiselle, c'était pour rire..... Mais parbleu, le voici qui ose encore revenir; je te charge, toi-même, de lui donner son congé.

PIERRETTE (*à Caroline*).

N'allez pas vous trahir: allons du caractère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DORINY.

DORINY.

Ne soyez point étonné que j'ose reparaître ici, je n'ai point mérité ce courroux de ce matin, et vous m'aviez promis auparavant de souscrire au vœu de votre fille, si je parvenais à la faire expliquer en ma faveur.

BOUVARD.

O mon dieu, très-volontiers; qu'elle prononce.

DORINY.

Veuillez, belle Caroline.... Eh bien?

PIERRETTE.

Nous ne pouvons pas vous épouser.

DORINY.

Comment! daignez m'apprendre...

CAROLINE (*à part*).

La cruelle extrémité!

PIERRETTE (*bas à Caroline.*).

Ne mollissez pas, ou tout est découvert.

BOUVARD.

Allons, ma fille, accepte ou congédie Monsieur.

DORINY.

J'attends mon arrêt.

BOUVARD.

Oui ou non.

DORINY (*à part*).

Je suis allarmé ... Caroline, finissez cette cruelle incertitude, acceptez-vous ma main?

PIERRETTE.

Non.

CAROLINE (*avec effort*).

Non.

BOUVARD (*rondement*.

Non.

DORINY.

Ais-je bien entendu?

BOUVARD.

Oh, très-bien entendu.

DORINY.

Je reste anéanti.

CAROLINE (*à Pierrette*).

Hélas! vois sa douleur.

PIERRETTE (*à Caroline*).

Bientôt, tout se saura. Consolez-vous.

DORINY.

La voilà donc, ingrate; la voilà cette fidélité que vous m'aviez jurée!

CAROLINE.

Mais, apprennez.

BOUVARD (*à Doriny*).

Que dites-vous, ingrate?... Vous la connaissiez donc?

DORINY.

Que trop, pour mon supplice.

BOUVARD.

Il est supplanté par Le Rond, je n'en saurais douter

DORINY.

Infidèle! parjure.

BOUVARD.

Les grosses sottises! la peste, c'est du sérieux... Infidèle... Parjure... Allons, allons, calmez vous, mon cher voisin. Votre situation m'a flecté, en vérité; je suis bien votre très-humble serviteur. Venez, ma fille, venez, je suis content de vous. (*il prend sa fille par la main et dit à Pierrette qui parle à Doriny*).

Qu'est-ce donc que ce colloque? Rentrez, Pierrette, rentrez. (*Elle rentre, Caroline fait un signe à Doriny et jette une lettre à ses pieds*).

SCÈNE V.

DORINY *seul*.

QUELLE abominable noirceur! Que prétend-elle avec sa lettre?

(*Il la ramasse*). Justifier sa perfidie? Ne lisons point ce billet imposteur... Moi qui l'aimai, si tendrement... Je sens que je l'abhorre... Voyons, voyons un peu comment elle colore son horrible perfidie. (*Il décachete le billet*), ce doit être un beau chef-d'œuvre... « Mon cher ami. . Son cher ami!... Je hasarde cette lettre, dans la crainte de ne pouvoir vous parler d'aujourd'hui, sans témoins. Une ruse que Pierrette a imaginée et à laquelle je me prête pour notre intérêt commun, me fait agir d'une manière qui doit vous étonner. Trouvez-vous ce soir, sous ma fenêtre, vous serez instruit de tout. Adieu, cher Doriny, nous serons peut-être mariés bien plutôt que vous ne pensez ».

CAROLINE BOUVARD.

P. S. L'homme que vous avez renconté ici, tantôt, est précisément l'original auquel mon père me destine.

(*Il saute de joie, baise et rebaise la lettre*).

O la bonne nouvelle!
Combien je suis heureux!
Elle est toujours fidèle.
Et moi, plus amoureux.
J'ai soupçonné ta constance,
Mais, c'est l'erreur d'un moment,
Désormais, sans défiance,
Heureux par le sentiment,
O ma bonne et tendre amie,
Je te consacre ma vie.
A mes yeux, chaque jour,
Tu seras la plus belle,
Et moi le vrai modèle
Du plus parfait amour.

Ah! Doriny, quel bonheur inattendu! à quoi pensais-je donc? Caroline infidèle! Mais quel est cette ruse? Il me tarde de savoir... Ah, c'est donc ce campagnard, qui fier, de la protection du père... Nous allons voir

qui de nous deux... Sachons où demeure ce présomptueux rival... Parbleu, le voici.

SCÈNE VI.

LEROND, DORINY.

DORINY.

PUIS-JE savoir, sans indiscrétion, où s'adressent vos pas?

LE ROND.

Non pas, sans indiscrétion, car il y a de l'indiscrétion à me le demander.

DORINY.

Trêve de verbiage. Vous êtes le Gendre prétendu du citoyen Bouvard.

LE ROND.

A vous obéir: je viens conclure.

DORINY.

Rendez grace à votre âge, sans cela, avant d'épouser Caroline, il faudrait m'arracher la vie.

LE ROND.

Vous oseriez attenter à ma vie, parce que vous aimez la femme que je dois épouser; si cette raison pouvait justifier votre procédé, un voleur, sous prétexte que ma vie lui plaît, viendrait donc aussi me proposer de nous couper la gorge?

DORINY.

Il n'y a point de parité.

LE ROND.

Elle est exacte.

DORINY.

Je vois que la philosophie est un manteau commode pour couvrir le manque de courage.

LE ROND.

Jeune homme, le vrai courage consiste à braver l'opinion quand elle est injuste, et les préjugés quand ils sont atroces.

DORINY.

Discours de Rhéteur.

LE ROND.

L'honnête homme, ne sacrifie sa vie qu'aux intérêts de son pays, et n'attente jamais, à celle de son semblable, traînez devant les tribunaux, celui qui vous outrage, la loi vous vengera. Mais, moi, que t'ai-je fait? Que m'as-tu fait toi-même, pour que je voulusse me baigner dans ton sang? Réponds, jeune insensé, as-tu le droit de répandre le mien?

DORINY.

Ah, monsieur, pardonnez... Je sens que vous avez raison, excusez un emportement.

LE ROND.

Prouvez-moi que Caroline vous préfère, et à l'instant je cesse ma poursuite.

DORINY.

Parlez-vous sincèrement?

LE ROND.

Toujours.

DORINY.

Eh bien, je vais vous satisfaire. Tenez, lisez, (*Il lui donne la lettre*).

LE ROND (*lisant*).

Caroline Bouvard.

DORINY.

Lisez.

LE ROND.

Ton cher ami...

DORINY.

Vous voyez, son cher ami....

LE ROND.

Je hasarde cette lettre (*il marmotte*), sans témoins... Une ruse...

DORINY.

Un moment, il n'est pas bon que vous sachiez tous nos secrets (*Il lui cache une partie de la lettre*). Lisez cette phrase.

LE ROND.

Chez Dorigny, nous serons, peut-être mariés bien plutôt que vous ne pensez.

DORINY.

Eh bien.

LE ROND.

J'avoue...

DORINY.

Lisez le *post-scriptum*.

DORINY.

L'homme que vous avez rencontré ici ce matin, est précisément l'original auquel mon père me destine.

DORINY.

Vous voyez...

LE ROND.

Oh, très-clairement... J'en veux à votre maîtresse, pour m'avoir trompé sans besoin. Si elle m'eut parlé avec franchise, j'aurais été moi-même, son défenseur officieux au près de mon ami.

DORINY.

Elle craint son père, et n'ayant pas l'avantage de vous connaître...

LE ROND.

Son procédé n'est point excusable.

DORINY.

Vous ne prétendez plus à sa main,

LE ROND.

mettrai de ma vie, les pieds dans sa maison.

DORINY.

Dans ce cas-là, mille pardons de ce qui s'est passé. *Il va pour sortir, et revient sur ses pas*). Vous ne m'en oulez pas.

LE ROND.

Non, Monsieur, ce n'est point vous à qui j'en veux.

DORINY.

J'a l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

SCÈNE VII.

LE ROND *seul.*

CONÇOIT-ON cet excès de perfidie? me protester le plus tendre amour, recevoir même d'avance l'anneau nuptial, et dans le même temps écrire à un autre que je suis un original..., Un original, moi! Ah, sexe maudit, tu justifies bien l'indifférence que j'eus toujours pour toi: ne restons pas ici plus long-temps, partons, (*Il remont la scène*).

SCÈNE VIII

PIERRETTE, LE ROND.

PIERRETTE.

St, St, Monsieur? (*Il la regarde en haussant les épaules*). Citoyen Le Rond?

LE ROND.

Que voulez-vous? Venez-vous encore me tendre quelque piége.

PIERRETTE (*à part*).

Je suis perdue, il sait tout.

LE ROND.

Qu'était-il besoin de me tromper de la sorte, moi le plus confiant des hommes!

PIERRETTE.

J'ignore, Monsieur.

LE ROND.

Démentirez-vous la lettre écrite à Doriny?

PIERRETTE.

Quelle lettre?

LE ROND.

Celle dans laquelle vous me traitez d'original.

PIERRETTE.

Je vous jure que je n'ai de ma vie, écrit à Doriny.

LE ROND.

Vous ôsez désavouer un billet tracé de votre main? Je l'ai lu, j'ai vu la signature, Caroline Bouvard.

PIERRETTE (*à part*).

Je respire, il me croit toujours la fille de son ami. (*haut*) Je vous répète, Monsieur, que je n'ai point la lettre dont vous me parlez. On vous a trompé ou vous me trompez vous-même.

LE ROND.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? Je vous trompe, moi?

DUO.

PIERRETTE.

Vous me trompez, je le vois bien.

LE ROND.

Qui, moi?

PIERRETTE.

Vous-même.

LE ROND.

Il n'en est rien.

PIERRETTE.

Vous prétendez avec adresse,
Masquer votre infidélité.
Hélas, ma naïve tendresse
Devant vous, a trop éclaté!
Vous savez combien je vous aime,
J'en ai fait l'indiscret aveu,
Et votre indifférence extrême,
De mon amour se fait un jeu.

LE ROND.

D'honneur on la croirait sincère,
Mais, pourtant ce billet maudit...

PIERRETTE.

Malheureuse, qui m'aurait maudit?
Que de cette horrible manière
On me trompât, on me trahit.

LE ROND.

Elle sanglotte, elle se désespère,
En vérité, je demeure interdit.

PIERRETTE. *Ensemble.*	LE ROND.
Puisque sans honte on me délaisse	Combien sa douleur intéresse!
Reprenez ce gage imposteur	je ne suis point un imposteur,
Je le reçus avec ivresse	Vous conserverez ma tendresse,
Et je le rends avec douleur.	si j'ai conservé votre cœur.

LE ROND.

Mais, Mademoiselle, cette lettre...

PIERRETTE.

Elle est contrefaite. Vous n'êtes pas la dupe d'un artifice aussi grossier, mais vous ne cherchez qu'un prétexte.

LE ROND.

Pourquoi, en effet, n'a-t-il pas voulu que je la lusse toute entière? Et puis la manière dont il s'y est pris... Oh, oui, oui, c'est une supercherie... Où diable, avais-je donc la tête? Ah, ma chère Caroline, pardon, mille fois pardon.

PIERRETTE.

Laissez-moi.

LE ROND.

Nous allons terminer, je vais parler à votre père.

PIERRETTE (*à part*).

Il faut bien l'en empêcher (*haut*); gardez-vous bien de l'aborder dans ce moment, il est trop en colère contre vous.

LE ROND.

Contre moi! Pourquoi donc?

PIERRETTE.

Vous vous êtes moqué de lui, lorsqu'il s'est fâché contre Doriny.

LE ROND.

J'ai cru que ce jeune homme ne s'adressait qu'à la soubrette.

PIERRETTE.

Il vous accuse de trop d'indifférence pour sa fille et ne veut plus vous la donner.

LE ROND.

Sottise : je saurai bien le ramener, laissez-moi faire.

PIERRETTE.

Je vous en supplie, vous l'aigririez davantage.

LE ROND.

Bas bas, je lui ferai entendre raison.

PIERRETTE.

Vous ruineriez tout, j'aime mieux recourir à un autre moyen.

LE ROND.

Lequel ?

PIERRETTE.

Je ne sais, ah ! je suis bien à plaindre.

LE ROND (*à part*).

Voyons jusqu'à quel point elle m'aime ; proposons lui pour rire, un parti extrême : (*haut*), il y aurait un moyen, ce serait....

PIERRETTE.

Eh bien ?

LE ROND.

De me suivre.

M'enfuir avec vous !

LE ROND.

Je vous emmenerai chez moi, il faudra bien alors qu'il consente.

PIERRETTE.

Sommes-nous sûrs qu'il consentira ?

LE ROND.

Forcément, forcément.

PIERRETTE (*avec naïveté*).

Dans ce cas-là, moi je veux bien.

LE ROND (*à part*).

Cette pauvre enfant, elle est folle de moi ; (*haut*) ceci ne peut-être regardé que comme une plaisanterie dont il sera le premier à rire. Que le contrat se dresse dans votre maison ou dans la mienne, c'est bien indifférent... Allons, allons, je vous enlève, (*il la prend sous le bras*).

PIERRETTE.

Ah ! mon dieu, nous sommes surpris, je l'entends ; échappez-vous, vîte, vîte, revenez dans une demi-heure, vous me trouverez ici ; n'y manquez pas.

LE ROND (*en s'éloignant*).

Non, ma chère enfant, non mon ange.

SCÈNE IX.

PIERRETTE, BOUVARD.

BOUVARD.

QUI est-ce qui s'enfuit là-bas ? Mais... C'est

le Rond ; je l'attends depuis deux heures, et il s'en retourne. . . . Je veux courir après lui, je saurai......

PIERRETTE.

Ah, mon maître, n'en faites rien, je vais vous instruire du tout.

BOUVARD.

Que s'est-il donc passé ?

PIERRETTE.

Il m'en coûte de vous affliger.

BOUVARD.

Explique toi.

PIERRETTE.

Ce Jean-le-Rond, qui aurait dit cela d'un homme comme lui !

BOUVARD.

Qu'a-t-il fait ?

PIERRETTE.

Vous l'avez cru votre ami, n'est-il pas vrai ?

BOUVARD.

Sans doute.

PIERRETTE.

Plaisante amitié que la sienne? Vous pensiez qu'il allait épouser votre fille ?.... Il n'en n'a jamais eu l'intention, c'est à une autre qu'il en veut.

BOUVARD.

A une autre ! Et à qui donc ?

PIERRETTE.

A moi.

BOUVARD.

A toi ? . . . . Allons, tu plaisantes.

PIERRETTE.

PIERRETTE.

Il m'a tout-à-l'heure, ici même, proposé de le suivre; il me promettait bien de se marier avec moi; mais une fois que j'aurais été en son pouvoir, adieu le mariage, oh!.... je ne suis point sa dupe.

BOUVARD.

L'abominable homme!..... Je ne m'étonne pas qu'il se soit si fort moqué de moi, quand je le prévenais sur le froid accueil que ma fille lui ferait peut-être.

PIERRETTE.

Et cette déclaration qu'il soutenait lui avoir été faite par Caroline!

BOUVARD.

Et cette indifférence avec laquelle il a vu Doriny lui baiser la main et lui parler d'amour!

PIERRETTE.

C'est une indignité.

BOUVARD.

Cela crie vengeance.

PIERRETTE.

Si vous vouliez tant soit peu m'aider, nous lui apprendrions....

BOUVARD.

Quel est ton projet? parle.

PIERRETTE.

Il va se rendre ici dans le moment, j'ai promis de m'y trouver, on renouvellera la proposition de le suivre; si vous vouliez, je me laisserais enlever.

BOUVARD.

Ensuite.

PIERRETTE.

Des gens apostés nous arrêteraient, et sans lui donner le temps de s'expliquer, on l'obligerait à signer un bon contrat de mariage ; vous serviriez vous-même de témoin.

BOUVARD.

Supérieurement vu.

PIERRETTE.

Je me prête à cela, pour vous obliger.

BOUVARD.

Friponne ! la nuit tombe, hâtons-nous ; les garçons du granger sont de retour à la ferme, je vais me servir d'eux. (*Pendant ce couplet et le suivant, nuit graduée, de manière qu'elle soit entiere à l'arrivée du notaire.*)

SCÈNE X.

PIERRETTE.

MA barque vogue à pleines voiles, gare qu'un coup de vent...... le ciel m'est témoin que je n'ai voulu d'abord que servir ma maîtresse, mais la providence s'obstine à vouloir que je sois madame Jean-le-Rond.

SCÈNE XI.

PIERRETTE, BOUVARD, PLUSIEURS PAYSANS.

BOUVARD.

APPROCHEZ, mes amis, approchez.

PIERRETTE.

Je rentre un instant, parce que je ne puis pas décemment me trouver la première au rendez-vous.

BOUVARD.

Ne dis rien à ma fille, je veux lui ménager le plaisir de la surprise, (*elle rentre*), vous ne les saisirez tous les deux que quand ils seront ensemble et à quelque distance de la maison, entendez-vous.

PAUL (*un des paysans*).

Oh, à merveille, il faudra que je les prennions là d'un coup de filet.

BOUVARD.

Il faut vous cacher ici, vous deux; vous, là un peu plus loin dans le fossé, toi derrière cet arbre; bon, vous voilà bien; soyez immobiles comme des pierres; mais je vois approcher quelqu'un, serait-ce lui? non, non, ce n'est pas là sa démarche... A qui en veut cet homme?

SCÈNE XII.

BOUVARD, IMBROGLIO.

BOUVARD.

Qui êtes-vous, citoyen?

IMBROGLIO.

Imbroglio, notaire au village voisin.

BOUVARD.

Où allez-vous?

IMBROGLIO.

Chez le citoyen Bouvard.

BOUVARD.

C'est moi-même.

IMBROGLIO.

Votre valet bien humble.

BOUVARD.

Parlez bas, citoyen.

IMBROGLIO.

Jean-le-Rond m'a mandé : on m'a dit qu'il serait ici.

BOUVARD.

Il y va venir en effet, et nous aurons besoin de votre ministère ; mais faites-moi le plaisir de vous cacher avec moi dans ce coin.

IMBROGLIO.

Comment ?

BOUVARD.

Chut, chut.

IMBROGLIO.

Expliquez-moi. ..

BOUVARD.

Vous saurez tout.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CAROLINE.

BOUVARD (*avançant un peu la tête*).

On ouvre la porte ; c'est elle.

CAROLINE.

Il arrive le dernier.

IMBROGLIO.

Ah, je vois ce que c'est.

BOUVARD.

Motus.

CAROLINE.

Aurait-il par hasard refusé d'ouvrir ma lettre ? J'entends marcher, c'est lui sans doute, c'est lui.

IMBROGLIO.

Le galant se fait attendre.

BOUVARD.

Patience.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DORINY.

FINALE.

DORINY. (*Il entre en tatonnant*).

QUELLE nuit sombre ! approchons.

CAROLINE.

St. ! St. !, est-ce vous?

DORINY.

Oui, moi-même,

Où sommes-nous?

CAROLINE.

Auprès de la maison.

IMBROGLIO.

Les voilà, ce sont eux.

DORINY (*rencontrant Caroline*).

O toi que j'aime
D'amour extrême.
Pardonne moi mes injustes soupçons.

CAROLINE.

Contre moi, j'avais l'apparence.

DORINY.

Satisfais mon impatience, Quel est donc cette ruse?

CAROLINE.

Écoute la voici.... J'entends du bruit... on vient ici. Dieu, si c'était mon père ....(*Elle s'éloigne avec Doriny.*)

IMBROGLIO.

Il est temps.

BOUVARD.

Mes amis, paraissez, paraissez.
Alerte, alerte, alerte, avancez, avancez.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LES PAYSANS.

LES PAYSANS.

NOUS voici, nous voici;
Saisissons l'ennemi.

IMBROGLIO et BOUVARD.

Saisissez l'ennemi. (*Les paysans se saisissent les uns les autres*).

DEUX PAYSANS.

Vous ne nous échaperez pas.

PREMIER PAYSAN.

Que diable fais-tu, Nicolas? Je suis Grégoire.

DEUXIEME PAYSAN.

Et moi, Basile.

BOUVARD (*saisi par un d'eux*).

Laissez-moi donc, gros imbécille.

PREMIER PAYSAN (*prenant Imbroglio.*)

Je le tiens, le renard.

IMBROGLIO.

Vous vous trompez encore, demandez à Bouvard.

BOUVARD.

Oh, la lourde pecore !

LES PAYSANS.

Eh! qui fallait-il donc saisir ?

BOUVARD.

Ils les auront laissé partir.

LES PAYSANS.

A leur poursuite, il faut courir, nous les aurons, laissez-nous faire. (*Ils partent*).

BOUVARD (*allant vers sa maison.*)

Vîte, des flambeaux, qu'on m'éclaire. (*deux hommes armés de flambeaux vont à la poursuite.*)

IMBROGLIO et BOUVARD.

Ils seront pris, assurément,
La plaisante avanture !
Oh, la bonne figure
Qu'ils vont faire en rentrant.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CAROLINE, DEUX PAYSANS.

BOUVARD.

Ciel! que vois-je? ma fille!

CAROLINE.

Mon père, je tombe à vos genoux.

BOUVARD.

Comment, Mademoiselle, c'est vous, vous, qui vous laissiez enlever!

CAROLINE.

Daignez m'écouter....

BOUVARD.

Quel est donc cet insolent ravisseur? serait-ce, par hasard, ce jeune extravagant, ce Doriny? (*On entend du bruit.*)

CAROLINE.

O ciel! où me cacher? (*Elle gagne l'extrémité de la scène*).

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE ROND, DEUX OU TROIS PAYSANS.

PAUL.

Nous le tenons, nous le tenons.

JEAN-LE-ROND. (*Ils le tiennent au collet*).

Mais laissez-moi donc, vous autres : que signifie cette violence ?

BOUVARD.

Approchez, jeune audacieux, approchez....... ; Comment ! Jean-le-Rond !.... Quoi, c'est vous qui m'enleviez ma fille ?

LE ROND.

Oui, mon ami ; mais c'était un badinage. Elle consentait à me suivre, parce que cette pauvre enfant m'aime comme ses yeux. Nous choisissions ma maison, au lieu de la tienne, pour faire la nôce ; voilà tout.

BOUVARD.

A quel propos encore employer un pareil moyen, quand je consens, quand je desire même qu'elle soit ta femme ? Pierrette m'en a donc imposé, tu n'as pas eu le dessein....

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DORINY, PAYSANS, AVEC DES FLAMBEAUX.

DORINY (*entrant brusquement sur la scène suivi des paysans.*)

Pourquoi vouloir m'arrêter ? je ne suis point un voleur.

CAROLINE (*à part*).

Hélas ! il n'a pu leur échapper !

DORINY.

Daignez me pardonner, Monsieur ; en m'éloignant avec votre fille, je n'avais point d'intention criminelle.

LE ROND.

Quoi ! vous aussi, vous l'enleviez ?

DORINY.

Je venais au rendez-vous dont nous étions convenus.

LE ROND.

La peste, quelle commère ! deux rendez-vous à deux galants, dans la même soirée.... Oh, tu peux bien garder ta fille, mon ami, je n'en veux point.

CAROLINE (*à son pere, qui la regarde avec surprise.*)

Ne me faites pas l'injure de croire que j'aie pu....

LE ROND.

Nous vous rendons justice ; mon enfant, vous n'êtes pour rien dans cette affaire (*il gagne le bas de la scène.*)

BOUVARD.

Oh ça, avez-vous tous perdu la tête ?

SCÈNE XIX ET DERNIERE.

LES MEMES, PIERRETTE.

PIERRETTE (*En sortant de la maison, tourne le dos à le Rond.*)

Comment voulez-vous qu'il approche, s'il vous voit tous rassemblés avec des flambeaux encore ?

LE ROND.

Fort bien, fort bien ! voilà donc de vos tours, Mademoiselle Caroline !

BOUVARD.

Caroline, elle ? mais la voilà, Caroline.

LE ROND.

Que dis-tu ? c'est là ta fille.

BOUVARD.

Oui, oui, c'est ma fille.

LE ROND (*à Pierrette*).

Et qui diable êtes-vous donc, vous.

BOUVARD

Tu feins d'ignorer qu'elle est ma domestique.

LE ROND

Sa domestique! ô Ciel!

BOUVARD

C'est toi, rusée, qui as conduit cette intrigue.

PIERRETTE.

Foi d'honnête fille, je ne savais pas que ma maîtresse et Doriny se fussent donné rendez-vous; j'avais cru n'agir que pour mon compte particulier.

CAROLINE.

Mon père, nous n'avons point voulu nous enfuir, le hasard a tout fait: ne nous refusez pas votre consentement.

BOUVARD.

Mais tu lui avais donné son congé bien formellement.

PIERRETTE.

Ce congé et l'extravagance que monsieur affectait ce matin devant vous, n'étaient qu'une invention de mon savoir faire.

DORINY.

J'adore votre fille; j'en suis aimé. Voudriez-vous faire notre malheur commun?

CAROLINE (*aux genoux de son pere avec Doriny.*

Mon père, daignez nous pardonner.

LE ROND.

Allons, mon ami, je suis le premier à intercéder pour eux.

PAUL (*les paysans intercedent*).

Allons, notre bourgeois, allons.

BOUVARD.

Embrassez-moi, je pardonne.

PIERRETTE.

Citoyen, j'ai des torts envers vous, mais l'intention d'obliger ma maîtresse doit me servir d'excuse.

LE ROND.

Vous pensiez aussi à vous servir vous-même.

BOUVARD.

Elle a des dispositions à devenir ta femme.

DORINY.

Pierrette vous a plu, qu'importe sa condition? êtes au-dessus des calculs de la fortune...

VAUDEVILLE.

LE ROND.

Riche ou sans bien, épousez, dit l'Amour,
Jeune beauté qui sait vous plaire;
Mais la Raison dit à son tour:
N'épousez point trop adroite commère.
(*à Pierrette*). Filles qui cherchez des époux,
Avant la nôce gardez-vous
De leur montrer (*bis*) tout votre savoir faire.

PIERRETTE (*à le Rond, comme par confiden*

Quand les premiers, vous trahissez l'amour,
Et c'est assez votre ordinaire,
La femme se venge à son tour.
À les chers Messieurs c'est le droit de la guerre.